

Portraits clandestins

Daniel de Roulet

Préface de Nathalie Piégay

Agota Kristof, la déplacée

Agota m'a demandé de la prendre à la gare de Genève en fin d'après-midi pour la conduire à sa lecture publique. Elle est comme d'habitude, avec ses lunettes rondes qu'elle ne cesse de remettre en place, son visage tout aussi rond qui lui vient de Hongrie, ses soixante ans qui la font cheminer avec précaution, son sourire, le roulement de ses « r » joyeux.

- Tu es gentil, me dit-elle, comme elle dit à tous ceux qu'elle prend pour des enfants, puisqu'ils ont quelques années de moins.

Dans la voiture, elle soupire, feignant le trac avant d'affronter son public: Qu'est-ce qu'ils vont de nouveau me poser comme questions ? Ils n'ont qu'à lire mes livres.

- Tu ne te réjouis donc pas ? Même quand l'association hongroise t'invite ?

- Ceux qui sont ici depuis 1956 savent déjà ce que je raconte. Eux aussi resteront toute leur vie des exilés.

Agota n'est pas commode, mais son sourire est sincère. Nous arrivons devant une belle villa, avec un grand jardin, le gravier de l'allée crisse sous les pneus. La romancière est attendue avec cérémonie. Je veux m'effacer, elle me retient: Tu es encore plus gentil si tu restes avec moi.

J'écoute donc les questions qu'on lui pose tandis qu'elle dédicace. Un admirateur, même âge, même pays qu'elle, demande en français: Entre vos romans et votre biographie, quel rapport ?

- C'est la même chose.

- Mais quand vous dites que vous poignardez votre rival, est-ce que vous le dites pour de vrai ?

Agota reste pensive un court instant, regarde son lecteur droit dans les yeux: Oui, c'est vrai.

Le monsieur ouvre la bouche, avale sa salive, fixe Agota, puis le roman qu'il lui a fait signer, tourne la tête pour vérifier qu'il n'est

pas seul à entendre ce qu'elle vient d'avouer. Parmi les témoins, personne ne rit, ne sourit, ni n'ajoute de commentaire. Elle a mis son monde mal à l'aise, ajuste ses lunettes qui ne cessent de glisser. Avec un sourire malicieux, elle demande au suivant : Qu'est-ce que vous voulez que j'écrive pour vous ?

Le monsieur se penche : Je m'appelle Lucas, comme le jumeau. Avec un « c ».

Elle écrit donc : « Pour Lucas, amicalement, Agota Kristof », et rend le livre : Attention, l'encre n'est pas sèche.

Plus tard elle prend place derrière une table, face au public, devant la grande cheminée de la pièce principale : On m'a demandé de vous lire mes textes pendant une heure. Je commence, dans une heure ce sera fini.

Une heure pour comprendre le mystère Agota, le rapport entre une vie et son récit. Car je la prends au mot. Elle change de lunettes, annonce la position de l'extrait, s'enfonce dans son texte d'une voix monocorde, sans effets de manche ni de souffle, phrase après phrase. Comme elle écrit. La précision avant l'emphase, le sens tout près des mots. Elle a choisi *Le Grand cahier*, son premier roman, terminé juste avant la cinquantaine. J'en connais les épisodes.

Pendant la guerre, deux enfants jumeaux, abandonnés par leur mère dans une maison près de la frontière, vivent avec leur grand-mère et un officier allemand. Intelligents, mais cruels, ils gardent les chèvres au bord de la rivière, attrapent des poissons que leur grand-mère vend au marché. Ils observent le camp de transit, voient passer des gens enfermés dans des wagons. Pour ne pas être séparés, les jumeaux n'hésitent pas à simuler, s'exercent à la dureté, à l'amour, au mensonge, à la mendicité, au jeûne, au vol, au chantage. Ils réussissent toujours : contre le curé, contre sa servante, contre l'officier, contre Bec-de-lièvre. Dans la petite ville, ils se donnent en spectacle, l'un joue le riche, l'autre le pauvre. Ils passent même quelques jours en prison pour un vol d'explosif. Alors que leur mère revient les chercher, elle meurt tuée par une bombe. Ils l'enterrent sans états d'âme. Puis la grand-mère tombe malade, ils l'aident à se suicider. À la fin de la guerre, d'autres soldats viennent remplacer les Allemands. Les femmes sont violées, les hommes déportés en Sibérie. Les jumeaux écrivent à tour de

rôle l'histoire de leur enfance dans un grand cahier. Des années plus tard, leur père, affaibli par la torture, sort de prison. Il demande à ses fils de l'aider à passer la frontière. Ils le mettent devant eux pour qu'il saute sur les mines et ouvre ainsi le passage. L'un des jumeaux quitte le pays, l'autre reste sur place.

Agota choisit un épisode des exercices de cruauté que les enfants s'infligent pour s'endurcir. Tandis qu'elle lit ce texte qui a fasciné des centaines de milliers de lecteurs, je rumine son « oui, c'est vrai ». Je sais qu'elle a habité, comme ses jumeaux, dans une ville hongroise, sur la frontière avec l'Autriche. Pendant la guerre, elle a côtoyé un camp de transit pour les déportés juifs, puis a vécu l'arrivée des occupants russes. Sa famille compte une fille et deux garçons, tous encore là-bas, l'un ingénieur à la retraite, l'autre journaliste et romancier. Ils ne sont pas jumeaux, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut chercher l'ancrage du *Grand cahier* dans la vie d'Agota. Elle continue sa lecture, ne nous égare pas. Son roman, traduit en plus de trente langues, n'a peut-être pas besoin d'autre explication que la légende qui accompagne son visage en quatrième page de couverture : « L'auteur, née en Hongrie, vit aujourd'hui en Suisse. »

Le deuxième roman dont Agota lit un extrait, *La Preuve*, raconte la vie du jumeau qui est resté seul dans la maison après que son frère a passé la frontière. Il est tombé amoureux d'une femme qui pleure la mort de son mari pendu. Il s'occupe d'un enfant bossu. Dans un grand cahier, le jumeau consigne sa vie jusqu'au moment où l'enfant bossu se suicide. Vingt ans plus tard, un autre homme vient dans la petite ville prendre des nouvelles de son jumeau resté au pays. On lui donne le grand cahier qui raconte sa vie.

J'écoute à peine le passage que lit Agota dans ce deuxième roman, publié en 1989. Elle prend la voix d'un jumeau, puis de l'autre. Il me semble qu'elle se donne peu de peine pour les différencier. C'est toujours la même intonation. Quand elle marque une pause, un silence impressionnant s'installe, le public tente de retrouver son souffle.

De nouveau je compare ce que je sais de la vie d'Agota. Elle a déjà son premier enfant quand elle fuit la Hongrie parce que l'insurrection de 1956 tourne mal. Beaucoup plus tard, elle retourne

sur place, comme le jumeau qui va récupérer le texte écrit pour lui. Donc c'est elle qui s'enfuit, mais elle revient comme si elle avait abandonné son autre moitié. À ce point de *La Preuve*, un doute s'installe : ce jumeau n'est-il pas dédoublement de la même personne ?

Agota prend le livre suivant, ajuste ses lunettes, s'éclaircit la voix devant un public tendu, immobile. *Le Troisième mensonge* termine la trilogie. Le narrateur est en prison dans la ville de son enfance, attendant d'être rapatrié dans le pays où il s'est réfugié. Depuis une année, il souffre d'une grave maladie. Le roman est en deux parties qui se répondent. Dans la première, l'un des jumeaux parle, dans la deuxième, son frère raconte la même histoire, mais de son point de vue. À la fin l'un et l'autre envisagent de se suicider. Le lecteur s'aperçoit alors qu'ils vont choisir pour mourir un moyen identique.

Le voilà, le rapport avec la vie. Une romancière décide de se raconter. Pour parler de son enfance, elle s'invente un double qui lui permette de rester forte, un grand frère omniprésent sous la forme d'un jumeau, un « nous » pour cacher le « je ». Mais au fur et à mesure qu'elle déroule le temps de son existence, elle comprend qu'elle doit se passer du double. Elle le tue. En mourant, il l'emporte. De sa voix sans emphase, Agota continue sa lecture : « J'essaie d'écrire des histoires vraies, mais à un moment donné, l'histoire devient insupportable par sa vérité même, alors je suis obligé de la changer. »

Comme son personnage, le jumeau qui s'enfuit, Agota tente, malgré la tristesse de l'exil, de refaire une vie et d'autres enfants. Elle reste une personne déplacée, privée des repères qui nous aident à vivre. Elle ne retournera vraiment là-bas, me dit-elle, que quand ses cendres seront répandues sur la tombe de ses parents. Pour le moment, elle n'est nulle part à sa place.

Trois romans pour trois mensonges à différentes époques de la vie. Agota montre qu'on est seul pour affronter les trois. L'enfance, la jeunesse, l'âge adulte. Il ne s'agit pas d'un double qui ferait de nuit ce que l'autre refuse de jour, comme l'étaient Frankenstein, le docteur Jekyll ou l'Autre de Borges. Il s'agit d'un frère jumeau toujours présent, jamais plus grand que soi, mais qui permet de gagner

dans les situations où, seul, on échouerait. Un jour pourtant, il faut réussir à se passer de lui. Agota a trouvé ce courage dans l'écriture. Tout petits déjà, ils écrivent, les jumeaux. D'abord chez leur grand-mère, puis en exil, puis en prison. C'est leur manière d'échanger des messages, leur terrain commun, *la preuve* de leur unicité.

Très jeune, Agota commence à rédiger, mais elle a presque la cinquantaine quand paraît son premier roman. Et tandis qu'elle vit sa vie, l'écriture est son double. Elle travaille dans une usine d'horlogerie, elle est vendeuse, aide-dentiste. Tout ça n'a d'importance que pour l'écriture du soir. Elle s'occupe de ses trois enfants, fait la cuisine, change de mari, mais ce qui compte pour elle, c'est d'avoir la tête libre pour ses mots.

Sur la table, face à son public, Agota ouvre son quatrième roman. Le sourire se teinte de mélancolie. Après trois mensonges qui se passent là-bas, Agota en vient à parler d'ici. Sans nommer d'ailleurs jamais ni sa ville de Neuchâtel ni son lac ni son hôpital ni sa fabrique d'horlogerie. Elle lit quelques pages d'*Hier*. Sandor a changé son nom en Tobias et travaille depuis dix ans dans une usine à estamper des pièces de montres. Un jour, il fait une violente dépression, tente de se suicider. Autour de lui, d'autres réfugiés se suicident dont il sait l'histoire, car il est traducteur au tribunal. Pour sa vie amoureuse, il se contente d'Yolande. Jusqu'au jour où il retrouve la femme qu'il aime depuis toujours : Line. Il achète des jumelles pour épier la vie de Line qui, mariée, ne veut pas le suivre. Sandor alias Tobias lui dit qu'ils se connaissent depuis longtemps. Elle le reconnaît, ils s'aiment. Car ils sont plus qu'amants, ils sont frère et sœur. Ils vont devoir se séparer, malgré l'enfant qu'elle attend. Apprenant que Line est trompée par son mari, Tobias le poignarde sauvagement. La séparation est inéluctable. Il ne reste à Tobias qu'à épouser Yolande, par routine.

Quand Agota termine sa lecture, une auditrice hongroise demande sans gêne : Qu'est-ce que vous pensez de l'amour, Madame ?

Réponse d'Agota : Il existe des mots qui ne sont pas sûrs.

– Quoi, par exemple ? demande sa lectrice.

– Eh bien « aimer » par exemple.

Le quatrième mensonge, ce serait donc l'amour. Depuis que son écriture est passée du hongrois au français, soit dix ans après

son exil, Agota ne s'appuie que sur peu de mots. Elle les veut solides, comme les pierres d'un gué. S'ils tremblent quand elle y pose sa plume, elle les laisse au fond de la rivière. Puisqu'elle en a peu, il faut qu'ils soient sûrs et surtout pas doubles eux-mêmes.

À chaque lecture publique, Agota expose ainsi son texte, mais refuse de s'exposer elle-même au-delà de l'écrit. Elle ne confirme qu'une chose : c'est bien elle qui a rédigé cela, c'est bien entre sa vie à elle et ses textes qu'existe un rapport, mais aucune relation de cause à effet. En dix ans, elle a publié quatre romans. Tous parlent du pays perdu, le quatrième évoque ce qui vient après la perte, quand on a choisi l'écriture.

Dans ses trois premiers livres, Agota met en place un subtil dispositif de dédoublement, puis s'ingénie à le démonter pièce par pièce. Ses personnages étaient exilés ici, en pensée là-bas. Désormais ils ne sont plus nulle part chez eux. Line est repartie, Tobias alias Sandor voulait devenir écrivain, mais s'aperçoit que ce fil-là ne réussit pas non plus à rassembler les pièces de sa biographie. D'où cette terrible fin : il n'écrira plus.

– Voilà, dit Agota en regardant sa montre, on m'avait demandé de vous lire pendant une heure, c'est fait. Mais vous pouvez aussi lire vous-mêmes.

Un homme lève timidement la main. Agota change de lunettes, ne le voit pas. Quelqu'un se met à applaudir et d'un coup une incroyable tension se libère. On n'en finit pas de taper des mains. Agota semble heureuse, remercie et dit, comme pour elle-même, mais c'est pour nous, ses lecteurs : C'est presque aussi difficile de lire que d'écrire.

Comme nous sortons ensemble, je me permets un peu de franchise : Tu y vas fort quand tu dis que tout est autobiographique. Tu n'as jamais tué personne, Agota, que je sache.

– Tu as lu mes livres ? C'est plein de mensonges. Tu crois ce que je dis ?

– Enfin le livre, la vie, ce n'est pas...

– Oui, mais le livre, à mon âge, ça passe avant la vie. Une partie de ma vie se déverse là et le reste est perdu.

J'admire cette femme de soixante ans qui se déclare asociale par vocation, accepte de perdre à la fois ses amis de là-bas et ceux

Agota Kristof, la déplacée

d'ici au nom de cette exigence qui, dit-elle, vient du dedans. Entre son sourire espiègle et la mélancolie de ses livres, le mystère demeure.

– Ça nous tue. Si on écrit, on ne peut pas vivre vraiment. Mais sans ça, la vie n'a plus de sens.

– C'est pour ça que tu as écrit tard, après la vie. Et si tu devais recommencer ?

– D'abord, je ne partirais pas. Même s'il y a des gens gentils, ici, je ne suis pas chez moi. C'est toujours dommage de partir. Tu sais, je n'aime pas les mondanités.

– Mais ce n'étaient pas des mondanités, ce soir.

– Être romancière c'est bien assez difficile comme ça, pourquoi est-ce que je devrais encore répondre aux questions des lecteurs ?

Elle va d'un pas lent. Dans la voiture, elle m'offre un bonbon. Puis s'installe le silence. Plus tard, je l'accompagne sur le quai. Elle reparle de cette soirée : Toi, ta drogue, c'est la course à pied. Moi...

Je crois l'avoir comprise, l'interromps : Alors toi, Agota, ta drogue, c'est l'écriture.

– Oh non, répond-elle. Moi, c'est le whisky. Contre la tristesse du soir.

Elle rit très fort, m'embrasse trois fois, nos lunettes s'effleurent. Elle remet les siennes d'aplomb, monte dans le train.

Table des matières

Daniel de Roulet, portraitiste insolent	5
Stendhal, ce cher menteur	11
Victor Hugo en sa demeure	45
Friedrich Nietzsche en mode digital	49
Marcel Proust, le lacustre	53
Robert Walser amoureux d'une repasseuse	57
Louis Pergaud, mort pour la France ?	65
Blaise Cendrars et le mal de mer	73
Gustave Roud, le zadiste	87
Denis de Rougemont, théoricien de l'amour	91
Roger Vailland au purgatoire	101
Annemarie Schwarzenbach, la malheureuse	105
Marguerite Duras, cruelle et fleur bleue	109
Jean Starobinski, fécond et décalé	113
James Baldwin, un étranger au village	119

Portraits clandestins

Michel Vinaver, patron d'une multinationale	125
Nicolas Bouvier, écrivain casanier ?	129
Michel Deguy, poète évincé	137
Jacques Chessex, le boxeur	147
Agota Kristof, la déplacée	153
Raymond Carver, le Tchekhov américain	161
Niklaus Meienberg, le traître à la patrie	167
Jean-Christophe Bailly à l'oral	171
Anna Politkovskaïa, courageuse à mort	175
Références	179